

FFM — Compétition mondiale des premières oeuvres **Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil**

Patricia Robin

Number 269, November–December 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, P. (2010). FFM — Compétition mondiale des premières oeuvres : tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. *Séquences*, (269), 6–7.

FFM | Compétition mondiale des premières œuvres

Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil

Pour une 34^e année, les indéfectibles festivaliers, comme les nouveaux, convergent vers leur rendez-vous annuel de la fin de l'été avec sa moisson de films venus de tous les coins de la planète. Les étroits corridors du troisième étage du cinéma Quartier Latin ont peine à contenir des queues de spectateurs anxieux de trouver une place pour apprécier les films choisis aléatoirement; comme il s'agit de premières œuvres, peu de réputations précèdent la venue des réalisateurs et de leur film.

PATRICIA ROBIN

Dans les salles, un public assidu, attentif, fidèle, vient de tous les horizons dès 10h le matin, et ce, jusqu'à 23h. À ce festival public, pas de tapis rouge ni de grosses têtes d'affiche. Un festival *tape dans le dos*, un festival petit pain: il y en a pour tout le monde, sans faire de vague, sans brusquer personne. Un cardiogramme stable pour un événement assez pépère. On peut explorer différents univers à partir du confort de son fauteuil; Montréal ne fait d'ombre à aucun festival, il met la table pour celui de Toronto et se retire sans bruit jusqu'à l'année prochaine. Des hôtes discrètes (ici le féminin l'emporte) présentent films et invités avec une diction approximative. Les quelques questions polies et admiratives des spectateurs, à la fin des projections, offrent généralement peu d'informations en dehors des sempiternels petits budgets, des habituels longs délais de production et des évidents plaisirs et douleurs de la réalisation.

Il n'en demeure pas moins que 22 films sont inscrits à ces 10 jours de compétition de premières œuvres, représentant 18 pays, totalisant 2311 minutes, soit 38 heures 51 minutes.

Planifier un horaire qui permet de les voir tous prend plus de quatre heures de tergiversation avec des cases codées. On qualifie de premières œuvres les films de cette catégorie, mais on peut quand même repérer beaucoup de professionnalisme et de talent dans cette compétition en dents de scie. Comment aborder cette pléthore de films venus de partout et traitant de thèmes différents, d'histoires parfois fascinantes, parfois entendues? Il y a bien quelques récurrences, quelques sujets communs qui émanent d'une si grande quantité de films sur une si courte période pour ainsi saisir l'air du temps, les préoccupations des cinéastes, les évocations universelles qui lient les nations; pour prendre le pouls du monde. Celui de la famille resurgit régulièrement, celle que l'on tente de préserver (**No Ohlo Da Rua** de Rogério Corrêa du Brésil), celle que l'on crée, que l'on recrée (**Yong Shen Yang** — *An Eternal Lamb*, du Chinois Gao Cheng), dont on cherche les racines (**Torocco** du Japonais Hirofumi Kawagushi), celle que l'on fait sienne avec des amis (**Helena from the Wedding**, de l'Américain Joseph Infantolino), des camarades



de travail (**Pájaros de Papel** d'Émilio Aragón, Espagne), celle que l'on voit se démembrer par la maladie (**Stricken**, du Néerlandais Reinout Oerlemans) ou la mort (**A Little Help**, de Michael J. Weithorn des États-Unis). Cette cellule, constituée des proches, est analysée, décortiquée, remise en question, bien qu'elle soit nécessaire à la survie de l'humanité, ce qui suggère la présence essentielle de la mère (**Europolis** de Cornel Gheirghita, une coproduction Roumanie-France et **Contre-mouvement** du Russe Andrey Stemkovsky). Sans oublier les femmes, qui représentent aussi une tendance prépondérante dans cette programmation : leur vie, leur destinée (le pédagogique **Christine Cristina** de Stefania Sandrelli d'Italie), leurs aspirations et leurs actions (le trop long **Hamseyeh** de Naghmeh Shirkhan, une coproduction Canada-États-Unis), et ce, à toutes les époques et à travers les histoires mondiales. Des femmes soumises (**Balle perdue** de Georges Hachem du Liban) comme des déterminées (**Planes para mañana** de Juana Macias, Espagne); des silencieuses comme des revendicatrices; des femmes en mouvement (une fois de plus **Yong Shen Yang**) ou en quête d'un amour au-delà de l'absolu comme le très inquiétant et chirurgical film français **Le Sentiment de la chair** de Roberto Garzelli. Et des femmes objet d'un désir fou, comme dans l'insupportable et tourmenté film français **Ça commence par la fin** de, pour (?) et avec Michaël Cohen et son fantasme de réalisateur, Emmanuelle Béart.

La politique a aussi droit de cité dans cette programmation : le très stylisé **Kolorádó Kid** de András B. Vágvölgyi se déroule pendant l'insurrection de 1956 en Hongrie; **Pájaros de Papel**, pour sa part, nous transporte dans l'Espagne de Franco; **Europolis**, l'air de rien, critique ouvertement le système corrompu de Roumanie alors que **Rekrut** de Danilo Gomez Añonuevo relate les manœuvres douteuses d'un camp militaire aux Philippines.

Quelques films se distinguent aussi par leur contemporanéité en inscrivant, comme facteur déterminant, l'utilisation de la technologie : ordinateur, Internet, webcam, téléphone portable équipé de caméra vidéo, d'appareil photo et de SMS. La modernité des appareils de communication pour dénoncer le paradoxe de l'incommunicabilité des êtres ou de leur incapacité à déchiffrer codes et messages (**Miss Mouche**, du talentueux Français Bernard Halut ou **Sinestesia** du Suisse Érik Bernasconi) ou même à éprouver des difficultés à entrer en contact réel avec autrui (le discutable prix Zénith : **Amore Liquido** de Marco Luca Cattaneo, Italie). L'informatique est alors considérée comme le vecteur d'une immense solitude sociale et familiale.

Inévitablement, une quantité semblable de films pousse à la comparaison. Ainsi, les trop bavards films américains (**Ivory**, d'Andrew W Chan; **A Little Help** et **Helena From The Wedding**) aux conversations sans fin ont su nous endormir avec des logorrhées existentialistes thérapeutiques. Ils s'opposent diamétralement au film russe **Contre-Mouvement** dont les dialogues économes meublent à peine la bande sonore, sans pour autant nous priver de quelque émotion, ou au film grec **Apnée** d'Ati Bafalouka dont les relaxantes scènes aqueuses, suspendues entre le silence des profondeurs et la musique atmosphérique, ponctuent les informations pertinentes.

Peu de performances d'acteurs ont marqué les écrans

pendant ces dix jours. Pourtant, celles des comédiens dont la sensibilité et le talent font du film finlandais **Prinsessa**, d'Arto Halonen, le théâtre d'une folie contrôlée et presque contagieuse, en milieu psychiatrique, émeuvent à souhait. La comédienne Katja Kukkola réussit à retenir l'attention et à créer un capital de sympathie pour son personnage inspiré de l'histoire d'une patiente internée en Finlande après la Seconde Guerre mondiale.



Le Sentiment de la chair

Mais qui dit première œuvre ne dit pas nécessairement balbutiement cinématographique, bien au contraire ! On en veut pour preuve le très maîtrisé **Pájaros de Papel**, d'Émilio Aragón, qui s'apparente à **La Vita è bella** de Roberto Benigni ou à **Cinéma Paradiso** de Giuseppe Tornatore, mais qui propose une approche très personnelle et parfaitement structurée autour d'une réflexion sur le travail de l'artiste en temps de guerre, de dictature ou de conflit politique; sa survie, sa création, sa performance, ses opinions et, d'autre part, la constitution d'une famille à partir d'êtres meurtris par l'Histoire, de camarades de fortune ou même d'amis ostracisés pour leur orientation sexuelle. Et comment élever un enfant dans un tel contexte, comment créer une relève ? Servi par une direction artistique soignée et une direction photographique impeccable où les textures et les éclairages ne font qu'un pour mettre en relief les pierres, les tissus, les carnations, ce drame historique use de cadrages et de mouvements de caméra qui participent intrinsèquement à l'émotion et à la dynamique de la mise en scène, magnifiant les acteurs qui y brillent malgré l'époque sombre dans laquelle ils évoluent. Souhaitons qu'à la suite du vote favorable du public, ce film ait trouvé preneur auprès d'un distributeur aguerrri afin que cette œuvre puisse être diffusée comme elle le mérite.

Enfin, il serait dommage de boudier les curiosités venues de pays où la production cinématographique nous semble improbable ou difficilement exportable : **Rainy Seasons**, de Majid Barzegar d'Iran, pose un regard très occidentalisé sur les tribulations d'un adolescent livré à lui-même par ses parents en instance de divorce (!); **Balle perdue**, du Liban, lève le voile sur les mœurs familiales pré-nuptiales; **Rekrut**, de Danilo Gomez Añonuevo des Philippines, propose un objet visuel et sonore tourné en vidéo dont on ne sait si les couleurs sursaturées sont un effet technique désiré ou si elles sont dues à la pauvreté des ressources du milieu.